

# « La guerre m'a profondément marqué. Ça, oui<sup>1</sup> » :

## La guerre dans *L'Homme foudroyé*

Marie-Françoise Lemonnier-Delpy

CERCLL, Université de Picardie Jules Verne,

THALIM, Membre associé.

Quelle place la guerre<sup>2</sup> tient-elle dans *L'Homme foudroyé* ? Elle résonne dans le titre de l'œuvre au programme, même si le foudroiement doit s'entendre de manière plurielle, comme dans celui du deuxième volet de la "tétralogie", *La Main coupée*. Elle décide de la chronologie d'une vie, elle modèle l'espace, le temps et constitue en réalité l'un des fils rouges de *L'Homme foudroyé*.

Mais de quelle guerre s'agit-il ? Celle de 14-18 où Cendrars a perdu sa main droite, celle de 39-45 dans laquelle il est plongé au début de *L'Homme foudroyé*, d'autres encore ? Cendrars désigne les deux premières comme « La Grande guerre et la Guerre mondiale » (p. 113), appellation qui semble les distinguer, bien plus que celle, plus commune, de 1<sup>ère</sup> et 2<sup>de</sup> Guerres Mondiales mais qui les rapproche par leur dimension. La guerre est ainsi à la fois point de départ (Lettre à Peisson) et cadre de l'œuvre mais aussi souvent point de référence pour situer les événements narrés et les étapes d'une vie. Elle contamine le temps ce que les interférences des deux guerres, clairement ressenties par ceux qui les ont toutes deux soit faites soit vécues, expriment. Elle contamine l'espace qui ne va pas sans le temps (pour Cendrars il s'agit d'espace-temps). Via les personnages, via la géographie et via les événements, la guerre constitue un point de rencontre entre les différentes parties de *L'Homme foudroyé* : elle soutient en particulier l'arche qui relie entre elles la première et la dernière parties. Semblant à l'écart, la partie centrale entretient malgré tout, souterrainement, le référent guerrier et militaire. La guerre nourrit un discours explicite et implicite fort, dans le texte et dans le paratexte.

Sur la guerre, Cendrars porte un quadruple regard : celui d'un ancien soldat qui écrit en temps de guerre, de l'homme engagé en 1914 et versé dans la Légion étrangère qui de fait appartient ensuite pour toujours à une certaine catégorie d'êtres humains, hommes ou femmes. Celui de l'essayiste qui conjugue portraits et autoportraits à partir de son expérience guerrière et de son expérience du double, des doubles. Celui de l'observateur de son époque, du reporter qui mesure, jauge et juge l'impact de la guerre sur le monde dans lequel il vit d'un point de vue économique, social, politique. Celui du philosophe qui redoute que la guerre ne soit l'état normal, endémique,

---

<sup>1</sup> *L'Homme foudroyé*, éd. de référence, p. 459.

<sup>2</sup> Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages suivants : Claude Leroy (dir.) *Blaise Cendrars et la guerre. Actes du colloque international, Péronne (Somme), 11-13 octobre 1991*, Paris, A. Colin, 1995 ; Laurent Tatu, Julien Bogousslavsky, *Blaise Cendrars ou La légende du légionnaire*, Paris, Auzas éditeurs-Imago, 2015 ; *Feuille de routes*, 2016, n° 54.

définitif de la société des hommes. Ces regards reflètent-ils une stratégie d'écriture comparable à la stratégie du militaire ou du déserteur par le jeu entre le poète et le soldat qui les sous-tend ?

Nous nous demanderons en premier lieu si la guerre est essentielle dans l'œuvre et lie entre elles trois parties qui paraissent détachées les unes des autres avant d'observer comment elle suscite et nourrit la réflexion sur soi et sur l'humanité qui traverse *L'Homme foudroyé*.

## I. La guerre informe-t-elle toute l'œuvre ?

*De la Seconde Guerre mondiale à la Première : les circonstances d'écriture et le processus d'anamnèse*

Cendrars part du présent dans lequel il est plongé et fait du récit d'Edouard Peisson, tel qu'il le reprend dans la lettre qu'il date du 21 août 1943<sup>3</sup>, le déclencheur de *L'Homme foudroyé*. Le retour sur cette lettre dans *Le Lotissement du ciel* offre un autre éclairage à celle-ci mais maintient et même renforce le lien établi entre écriture et guerre<sup>4</sup>. Dans la correspondance avec Jacques-Henry Lévesque (4 janvier 1945), il revient à plusieurs reprises sur cette lettre (faut-il ou non la transformer<sup>5</sup> ?) et justifie son insertion en réitérant son analyse première. Il n'en mentionne pas moins de multiples réécritures pour cette lettre dont la vocation est d'introduire un volume composite et sa toute première partie « Dans le silence de la nuit ».

La guerre est au centre de cette lettre, sésame du livre. Elle est à l'origine d'un renouveau de l'écriture qui conjugue les deux guerres. En effet, le processus d'anamnèse qu'elle dit déclencher « dès que tu fus sorti, je ne sais pourquoi, mon cher Peisson, je me mis à penser... » lie entre elles dès le départ les deux Guerres mondiales. Nous passons de cette nuit supposément du 21 août 1943 à celle de 1915. Elle les lie entre elles aussi par la rupture du silence qui est celui de Cendrars. Celui qui n'écrivait pas et n'écrivait pas sur la guerre pendant la Première Guerre mondiale<sup>6</sup>, qui se refusait à le faire<sup>7</sup> et

---

<sup>3</sup> Nous ne reviendrons pas sur le fait que cette date est inventée et que le scénario décrit ne rend pas compte de la réalité de la genèse de l'œuvre : « La solennité de la lettre à Peisson passe purement et simplement sous silence que ce livre-phénix est né des cendres d'un autre projet » souligne Claude Leroy (notice de l'édition des *Œuvres autobiographiques complètes* Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, volume I, p. 887). Nous utiliserons l'abréviation Pl. pour renvoyer à cette édition.

<sup>4</sup> Dans *Le Lotissement du ciel*, Cendrars revient sur la lettre. En voici le début : "J'ai raconté dans ma lettre à Edouard Peisson, placée en tête de *L'Homme foudroyé*, comment et pourquoi je me suis remis à écrire le 21 août 1943 ; mais, à la réflexion, je me rends compte aujourd'hui que j'ai tu d'autres raisons qui m'ont fait reprendre la plume et mon activité d'écrivain après de si longues et de si douloureuses années de silence." (Pl. II, p. 454, chapitre 24, voir aussi la note 37 p. 1025). Voir document en annexe avec la note 37 de l'édition de La Pléiade.

<sup>5</sup> C'est notamment le cas dans les lettres du 13 janvier, du 20 janvier du 1<sup>er</sup> et du 2 février 1945.

<sup>6</sup> Quelques textes poétiques comme *Shrapnells* daté d'octobre 1914 ou *La Guerre au Luxembourg*, datée d'octobre 1916, publiés après la guerre, font exception. *Shrapnells* se terminait par « On nous oublie ». *La Guerre au Luxembourg* dénonce le mensonge du discours sur la guerre que reflètent les jeux d'enfants.

<sup>7</sup> Voir sur ce point *La Main coupée*, Pl. I, ch. 3 « Les poux » (Pl. I, p. 537-538) et les entretiens avec Michel Manoll de 1952 : « On est combattant ou l'on est écrivain. Quand on écrit, on ne combat pas à coups de fusil et quand on tire des coups de fusil, on n'écrit pas, on écrit

raillait la graphomanie de ses hommes, rejoint celui qui était plongé dans le silence depuis juin 1940. Par une impulsion brutale il sort de cet état pour travailler à la composition de *L'Homme foudroyé* entre le 21 août 1943 et décembre 1944, ce que soulignent les mentions de date et de lieu qui figurent dans l'œuvre au début et en fin de 2<sup>e</sup> partie et de chaque rhapsodie<sup>8</sup>. Voici donc rompu le mutisme de l'écrivain et surtout abandonnée la volonté de ne pas écrire. Dans *le Lotissement du ciel*, Cendrars revient sur son refus d'écrire pendant la guerre et surtout sur la guerre en condamnant d'un même geste Apollinaire et Aragon<sup>9</sup>. Cela dit, le retour à l'écriture ne signifie pas qu'il s'apprête à écrire sur la guerre en cours, en 1943-1944. Expliquant qu'il ait attendu très longtemps avant d'aborder la Grande guerre dans *La Main coupée*, ce qui est par ailleurs un phénomène assez fréquent dans la littérature de témoignage, il conclut : « La synthèse, le portrait demandent un certain recul. L'oubli<sup>10</sup> aussi. Et le pardon !.. ». Dans *Memento et memorabilia*<sup>11</sup> de *L'Homme foudroyé*, il renvoie de même à plus tard le récit de ses « aventures durant la « drôle de guerre » (récit dont le titre « 101 000 kilomètres pour rien » reprend la distance parcourue alors). Malgré tout cela, il y a donc dans la situation d'occupation de la maison de Peisson, qui figure métaphoriquement l'Occupation allemande, de quoi déclencher un retour à l'écriture... qui porte en premier lieu sur la guerre.

#### *Situation de Cendrars*

Telle que présentée par Cendrars, cette occupation provoque en lui une révolte profonde. Elle cristallise le profond désespoir engendré par la capitulation de la France. Elle n'est pas aussi sans faire penser à cette haine du Boche qu'il évoque dans *La Main coupée* notamment pour expliquer son engagement en 1914<sup>12</sup>. Le statut de Cendrars n'est pourtant pas exactement le même au moment de la Seconde Guerre mondiale. Engagé en 1914, il combat jusqu'au 28 septembre 1915, date à laquelle il est blessé, ce qui provoque son amputation du bras droit. Cendrars a versé son sang pour la France, il a saigné pour elle (*J'ai saigné*) comme il le dit dans un passage essentiel de *L'Homme foudroyé* :

---

après. On aurait mieux fait d'écrire avant et d'empêcher tout ça... », *Blaise Cendrars, entretiens avec Michel Manoll, Blaise Cendrars : en bourlinguant...*, INA-Radio France, Scam, 2006, 4CD.

<sup>8</sup> Pages 14, 224, 286,363, 436,518, de l'édition de référence.

<sup>9</sup> « Je n'ai jamais compris comment Guillaume Apollinaire a pu écrire de si jolis poèmes sur la nuit au front ni, en mai, en juin 40, Aragon, que la guerre a également inspiré. », Pl. II, p. 598.

<sup>10</sup> On dénombre dans sa bibliothèque un très grand nombre (90) d'ouvrages, revues et textes allemands en lien avec la Première Guerre mondiale.

<sup>11</sup> *L'Homme foudroyé*, p. 461.

<sup>12</sup> « Pourquoi vous êtes-vous engagé alors ?- Moi, Parce que je déteste les Boches. » ( *La Main coupée*, Pl. I, p. 765). On a souligné le caractère réducteur de ces propos, démentis par « ses activités germanophiles d'avant-guerre » mais Claude Leroy apporte un éclairage très convaincant sur une position de rejet de l'Allemagne qui peut paraître paradoxale. Il y voit l'expression de la volonté d'éradication du « Boche » qu'il analyse dans l'étude du rapport au père, du choix du pseudonyme et de la langue française. Voir « Blaise qui partait en guerre s'en allait », dossier « Blaise Cendrars et la Grande Guerre », *Feuille de routes*, n° 54, 2016, p. 24-40.

Mon dernier espoir n'est pas d'entrer à l'Académie mais d'être enfin couché dans cette terre de France qui s'entrouvre et pour laquelle j'ai versé mon sang bien avant toute ambition d'écrire<sup>13</sup>.

En septembre 1939, il n'est plus mobilisable mais s'engage dans l'armée anglaise et devient correspondant de guerre dans la force expéditionnaire britannique en France (d'abord à Arras) jusqu'en juin 1940 et la Débâcle. Dans *L'Homme foudroyé*, dans le texte *Memento et memorabilia* (p. 461), il relate en accéléré soit en italique, sa traversée de la France et son arrivée à Marseille où l'accueille le Docteur Jean Fiolle, parent de Raymone. Le récit fonce au rythme de sa voiture, une Alfa Roméo « dont Georges Braque avait dessiné la carrosserie ». La dédicace à Jean Fiolle<sup>14</sup> qui ouvre la deuxième partie (p. 54) en témoigne et place cette partie en lien avec ces événements (il s'installe un mois plus tard à Aix).

### *Contexte de réception*

L'engagement de Cendrars dans les deux guerres n'est pas comparable. Sous l'Occupation, s'il n'exprime pas publiquement ses opinions<sup>15</sup>, il a des positions mesurées voire bienveillantes sur Pétain, le héros de Verdun, parfois réservées sur De Gaulle et sur les bombardements<sup>16</sup> dont témoigne sa correspondance. C'est à l'aune de ces observations et avec une certaine distance qu'il faut lire ce qui concerne la guerre dans *L'Homme foudroyé*. Dans la Correspondance avec Jacques-Henry Lévesque<sup>17</sup>, les deux épistoliers évoquent plusieurs points qu'il convient de rappeler afin de comprendre de quel poids est véritablement le contexte d'écriture et de publication pour Cendrars. On y voit Cendrars mis en accusation par l'Occupant (inscrit sur la liste OTTO, devant se défendre d'être juif...), assistant à la destruction de ses livres (carte-lettre de J.-H. Lévesque du 25 octobre 1944 à propos de la destruction par les Allemands des volumes de son reportage « Chez les Anglais »). À cela s'ajoute le « pillage » de ses papiers en juin 1940 par les Allemands, pillage dont il ne se remet pas et sur lequel il revient dans *L'Homme foudroyé*, dans le texte comme dans les notes (ex : p. 113). Puis à la Libération, on le voit, toujours dans sa correspondance avec Lévesque, prêt à modifier certains aspects de telle ou telle partie de *L'Homme foudroyé* pour éviter les ennuis (pour lui-même ou pour ses amis) avec la Résistance. Il est en effet prêt à supprimer des détails qu'il nomme « les opportunités » pour éviter de semer le doute dans l'esprit du Comité National des écrivains. Quel genre de détails ? À la fin de sa carte de correspondance à J.-H. Lévesque du 1<sup>er</sup> décembre 44, il se demande s'il doit

---

<sup>13</sup> *L'Homme foudroyé*, p. 276.

<sup>14</sup> Cendrars lui a offert le manuscrit de *L'Homme foudroyé* pour le remercier de son hospitalité en juin 1940.

<sup>15</sup> Voir sur ce point la note 37 (Pl. II, p. 1025, reproduite en annexe de cet article) qui montre le regard très critique de Peisson sur le discours de Cendrars à propos de la période de l'occupation allemande.

<sup>16</sup> Se reporter à la correspondance avec Lévesque éditée par Marie-Paule Berranger et à la note sus-citée de Claude Leroy de l'édition Pl. II.

<sup>17</sup> *Blaise Cendrars-Jacques-Henry Lévesque, Correspondance 1922-1959, « Et maintenant veillez au grain ! »*, éd. de Marie-Paule Berranger, Carouge-Genève, Éd. Zoé, Cendrars en toutes lettres, 2017.

garder mention de l'officier dans la dédicace à Peisson, s'il doit ailleurs conserver la citation de vers étrangers (on pense aux vers allemands de Rilke, en fin de première partie, p. 52) ou de noms propres dans le chapitre « journaux » (*Deuxième Rhapsodie*, chapitre 1 noté 9). En 1945, Cendrars a les mêmes craintes mais se refuse à toute autocensure, comme on le voit dans la carte-lettre du 16 novembre 1944 à J.-H. Lévesque par exemple. D'un côté il se révolte contre l'opportunisme ambiant :

Moi, qui ne suis même pas écrivain ancien combattant<sup>18</sup>, je trouve indécent des poètes de se réclamer après coup pour beaucoup, de l'officialité de la Résistance. C'est de l'exhibitionnisme. Et c'est ainsi que l'on glisse de l'hitlérisme à l'hystérie car si l'on demandait à chacun ce qu'il faisait en juin 40... (sans parler du mois de mai !).

De l'autre, il redoute qu'on ne lise son œuvre comme une évocation à peine cryptée de la guerre : « J'hésite à donner la IV (*Rhapsodie gitane*) quand je lis les journaux... », note-t-il, en pleine période de règlements de comptes (carte de correspondance du 15 décembre 1944).

La question de la guerre est, on le constate, un point central, objet de toutes les attentions. Tout, entre 1943 et 1945, est interprété et interprétable en regard des événements contemporains de l'écriture, c'est-à-dire de la guerre. On ne peut parler de la guerre dans *L'Homme foudroyé* et en particulier de ce que Cendrars dit de la Seconde Guerre mondiale en ignorant ce contexte de réception.

## **II. Place des deux guerres dans l'œuvre : la guerre, ce continuum tragique – « Interférences des deux guerres, je vous vois » ( Aragon)**

*L'Homme foudroyé* se place tant par son titre que par la lettre à Peisson qui constitue un vrai chapitre et non une dédicace ou un avant-propos, ainsi que Cendrars le souligne lui-même<sup>19</sup>, sous l'égide des deux guerres mondiales. La guerre est d'abord un indicateur temporel devenu banal et cette banalité souligne sa puissance et sa place. Dans le fil du texte, apparaissent des mentions (que l'on ne remarque plus tant elles sont usuelles) situant les événements. Ce sont des notations comme : « au lendemain de l'autre guerre » (p. 176), « aujourd'hui, 1944 » (p. 235), dont le laconisme suggère qu'il n'est pas besoin de commentaire. Mais à l'inverse, ailleurs, des commentaires métadiscursifs souvent situés dans une parenthèse ponctuent le récit comme : « (je parle du temps antédiluvien d'avant 1914 !) » (p. 243) et tracent une chronologie signifiante, de la rupture à partir de 1914 entre l'ancien et le nouveau monde. Pour Cendrars, la rupture fondamentale (civilisationnelle ?) survient en 14 et non en 1939. Comme il le souligne dans un autre passage, l'entre-deux guerres ne constitue pas à ses yeux la fin de la

---

<sup>18</sup> Cendrars a en effet refusé d'en faire partie.

<sup>19</sup> « Quant à la lettre à Peisson, je vais la laisser telle quelle. Si j'avais à la retoucher ce serait pour accentuer encore plus le côté déplaisant du début, vu que c'est cette gêne qui m'a poussé ce jour-là à me remettre à écrire. Je ne veux rien prouver par cette lettre sinon éclairer un voyage inconscient de psychologie. C'est pourquoi je l'ai incorporée sous forme de chapitre ou récit et non placée en guise de dédicace ou préface ». Lettre du 4 janvier 1945, *Correspondance Blaise Cendrars-Jacques-Henry Lévesque*, p. 334.

guerre mais bien les prémisses de la suivante<sup>20</sup>. Il ne croit pas en « la Der des Ders » et dès les années vingt<sup>21</sup>, il voit en la guerre un état endémique de la Vieille Europe. C'est donc bien comme un continuum tragique qu'il envisage Première et Seconde guerres mondiales. Comment Cendrars construit-il ce continuum dans la structure comme dans les différentes composantes de l'œuvre mémorielle qu'est *L'Homme foudroyé* ?

De prime abord, on est tenté de dire que la guerre occupe toute la place dans la Première partie consacrée à l'évocation de quelques épisodes de la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale puis qu'elle s'efface pour ressurgir dans les *Rhapsodies gitanes* où la guerre des clans menée par les Gitans rappelle par sa teneur, par son vocabulaire et par ses modalités chacune des deux guerres (on a noté combien Cendrars craint que l'on y voit une mise en scène de l'Épuration). Cette hypothèse pourrait d'ailleurs se trouver confirmée par le choix des titres des deux parties et le sens premier du mot « rhapsodies » qui renvoient aux fragments épiques de l'aède. La référence à l'épopée, noble ou dégradée (héroï-comique) est aussi l'un des fils, génériques, qui rattachent *L'Homme foudroyé* à la guerre. Cette référence est présente dès la première partie, dans le chapitre 3<sup>22</sup>.

#### *Retour sur la Première Guerre mondiale dans la première partie*

Dans cette première partie, c'est la 1<sup>ère</sup> Guerre qui occupe tout l'espace à partir du deuxième chapitre où la narration introduit des souvenirs de la Légion étrangère de Cendrars, sur un ton d'évidence logique que souligne la conjonction introductive : « Donc, la Légion était en ligne devant Roye ». Différant le récit de la plus grande peur de sa vie qui clôt cette première partie, Cendrars se consacre, dans l'entre-deux, à l'évocation de quelques-uns de ses hommes, ou plus exactement de leur mort ou de leur disparition : sur les douze noms ou surnoms de légionnaires mentionnés<sup>23</sup> (Cendrars a transformé les noms véritables de ses frères d'armes, Sawo, Rossi, Goy, Griffith, Van Lees, Tarasa et Faval...), certains occupent la première

---

<sup>20</sup> *L'Homme foudroyé*, p. 409.

<sup>21</sup> Ajoutons que, comme le souligne Claude Leroy, l'atmosphère des Années Folles et la volonté d'oubli qu'elle traduit peut lui être insupportable.

<sup>22</sup> « C'était alors une bousculade, une défilade rapide d'ombres fuyantes devant nos réseaux de fils de fer, une déroute de godillots, de rires, de chutes, de branchages cassés et nos drôles de se trotter en vitesse, mais non sans lancer derrière eux, tels les héros d'Homère, des injures retentissantes avant de s'évanouir dans un pli de terrain où ils culbutaient dans une espèce de faille transversale ou ravine pour se carapater et finalement se tenir cois, s'endormir, caver leur vin. » *L'Homme foudroyé*, I, chapitre 3, p. 19. Les légionnaires constituent en outre, ainsi que le rappelle Sawo dans le chapitre « Vendetta », des aèdes qui, comme dans l'épopée homérique, prennent le relais du conteur principal : « Nous autres, nous sommes des conteurs. Rien ne nous échappe. On n'écrit pas. On se transmet tout oralement. Un courrier qui vous rapporte un message se l'est raconté tout le long de la route et quand il vous le récite il y ajoute des détails de son cru selon sa faculté d'élocution et son émotion, et pour donner plus de passion à la chose, il insiste et revient mille fois sur ces détails vrais qu'il a trouvés en cours de route. », p. 515.

<sup>23</sup> Pour l'étude de la pseudonymie nous renvoyons le lecteur aux analyses de Claude Leroy, au livre de David Martens, *L'invention de Blaise Cendrars : une poétique de la pseudonymie*, Paris, Champion, 2010, et, pour le personnage de Griffith, à l'article de Jacqueline Bernard, « Une poétique cinématographique de l'écriture », *Cendrars et les arts*, ét. réunies par Maria Terersa de Freitas, Claude Leroy et Edmond Nogacki, Recherches valenciennes n°9, P. U de Valenciennes, 2002, p. 222-223.

place. Dans *L'Homme foudroyé*, Cendrars ouvre une page plus complète qu'auparavant sur la Première Guerre mondiale, qui confirme le pouvoir déclencheur de la Seconde pour dire la Première. Par ailleurs, le continuum entre les deux guerres se construit aussi de manière implicite puisque la violation du territoire de l'écrivain, comparé à un viol, vaut non seulement pour Peisson mais aussi pour Cendrars.

*Continuum de la guerre : première et troisième parties à travers les composantes de la guerre*

Si la première partie « la nuit » engendre « réminiscences similaires » et « résonances de guerre » (p. 13), la 3<sup>e</sup> partie se charge de les ranimer. Les liens se font implicitement ou explicitement, par le récit de la guerre des clans gitans, la vendetta, la description du terrain où ont lieu les affrontements, par l'intermédiaire des notes de bas de page sur Sawo<sup>24</sup>, et un certain nombre de motifs<sup>25</sup> qui résonnent de manière intime avec la vie de Cendrars comme le meurtre à l'arme blanche, le tout sous la houlette du personnage de Sawo, que l'on retrouve dans *La Main coupée*. En premier lieu, le décor, c'est à dire le front<sup>26</sup> où ont lieu les combats est décrit par Sawo, dans le chapitre 32 intitulé « La Vendetta », en termes militaires tels que « champ d'honneur » et « champ de bataille » (p. 504-505) :

C'est toujours là que nous nous sommes mesurés entre tribus. Je ne sais pas pourquoi, par exemple. Mais il en a toujours été ainsi. Tous nos différends entre tribus se sont toujours réglés dans le Loiret. C'est notre champ d'honneur. Ce n'est pas que ses taillis soient particulièrement propices aux embuscades. Ce n'est pas comme nos histoires d'homme à homme, les différends entre tribus se règlent à la loyale. Autrement dit en bataille rangée. Comme il se doit. Cela n'a rien de commun avec une vendetta personnelle, comme tu vas le voir, et nos autres micmacs, femmes, enfants volés, jalousies, rivalités et tout et tout, dont j'ai marre.

[...]

Le premier parti arrivé range ses chars et attend le parti adverse. C'est régulier. On s'affronte dans un champ, à découvert, deux rangées d'hommes qui se font face et qui se ruent l'une sur l'autre, le couteau à la main. Après la bagarre, l'on décampe<sup>27</sup> en emportant ses morts et ses blessés à cause de la maréchaussée. Nos histoires de gitanes ne regardent personne.

---

<sup>24</sup> Cendrars semble en effet soucieux de nous indiquer quand il a déjà évoqué Sawo dans *L'Homme foudroyé*. Voir note de bas de page 1 page 241.

<sup>25</sup> Et notamment celui de l'amputation, également présent dans la partie II à travers le personnage de Mick, et repris à plusieurs reprises et notamment très clairement dans « la chanson d'un dadaïste » de Tzara (p.450).

<sup>26</sup> Il se situe près de Méréville, autre point de rencontre entre Cendrars (Nuit de Méréville en 1917) et le monde des Gitans.

<sup>27</sup> À l'inverse on retrouve dans la première partie la même parlure familière et populaire avec des termes comme « se trotter ».

Ensuite, le récit introduit la comparaison explicite avec la première guerre<sup>28</sup>, mentionne La Croix dont l'évocation introduit le chapitre 4 de la première partie et qui constitue tant symboliquement que militairement le lieu de référence des légionnaires :

Tu vois, vieux, que cela ne se passait pas du tout comme  
à La Croix quand tu tendais des embuscades pour baiser les  
Boches. Nous n'avions pas non plus de grenades, mais nos  
couteaux.

Seul le rapprochement compte tant il est vrai qu'ici les oppositions soulignées révèlent en fait des similitudes. Dans ce récit en effet, le propos semble double : le meurtre à l'arme blanche évoque *J'ai tué* de Cendrars<sup>29</sup>. La reprise ne s'arrête pas là : le meurtre à l'arme blanche fait en effet écho à bien d'autres passages dans *L'Homme foudroyé*, qui, cette fois, relie ensemble Première et Seconde Guerre mondiales dans les deuxième et troisième parties. Cela suffit-il à considérer que la guerre ne disparaît pas de la partie centrale ?

*Quid de la partie centrale, Le Vieux-Port ?*

Dans la partie centrale, c'est en particulier dans les notes que la référence explicite à la guerre (ou au combat d'homme à homme) se poursuit : notes 6 p. 77, 10 p. 114, 3 p. 226 et note 1 p. 399-400. Quoique placée sous l'égide explicite de Jean Fiolle et l'évocation de la Dêbâcle, la guerre semble en effet passer au second plan dans cette partie centrale. Mais le sous-discours que constituent les notes corrige légèrement cette impression en ramenant le lecteur, à deux reprises, à l'actualité de 1944. La note 6 de la page 77 est sur ce point particulièrement intéressante : sans rien commenter ni expliquer, Cendrars y évoque, à travers la citation du magazine de propagande allemand du 1er février 1943, *Signal*, la destruction par les Allemands du quartier du Vieux-Port<sup>30</sup> qui donne à cette partie son titre. Cette simple note rejaillit sur l'ensemble de la lecture que l'on peut faire de cette partie qui consacre ce lieu, le Vieux Port, et célèbre les pêcheurs. Le message est implicite : Cendrars en effet procède ainsi comme il le dit dans une autre note, la note 1 page 371. Il ne veut ni être historien, ni adresser son témoignage à ses contemporains plutôt qu'à la postérité<sup>31</sup> comme le fait à ses yeux Jules Romains dans *Les Hommes de bonne volonté*. La note sur la guerre se situe bien dans cet entre-

---

<sup>28</sup> À ce lien s'ajoute celui que souligne Pierre-Marie Héron entre guerre des Gitans et 2<sup>de</sup> Guerre mondiale via les noms des deux camps, Siciliens et Romani, les premiers renvoyant au débarquement en Sicile des alliés et le second, au camps adverse des envahisseurs.

<sup>29</sup> Une comparaison fine entre ce texte et les discours tenus sur la zone inviterait d'ailleurs à établir d'autres correspondances.

<sup>30</sup> Rappelons qu'en 1943, les Allemands instaurent l'état de siège à Marseille le 5 janvier et qu'ils décident de détruire le quartier Nord du Vieux-Port pour des raisons idéologiques et notamment par rejet du cosmopolitisme. Le discours sur les étrangers, sur « Marseille la juive » (Rebattet dans *Je suis partout*) illustre tout cela. Précisons que ce quartier est en particulier celui des pêcheurs.

<sup>31</sup> « En publiant sa chronique *Les Hommes de bonne volonté* de son vivant, Jules Romains prouve qu'il n'adresse pas son témoignage à la postérité, mais à ses contemporains — et toute la perspective en est faussée du fait que ce témoignage devient intéressé : l'auteur cligne de l'œil à son lecteur comme à un compère : « Nous faisons de l'histoire, hein, mon vieux ? » Je pense bien, tous les deux sont juge et partie. », p. 371.



deux entre discours adressé<sup>32</sup> et aparté, entre discours principal et discours marginal.

La guerre telle que nous venons de l'observer articule entre elles les trois parties de *L'Homme foudroyé* de manière directe ou indirecte. Plus profondément, elle articule, dans l'ensemble de l'œuvre récit extime et récit intime, portraits et autoportraits, regards sur soi et sur le monde.

### III. Guerre, identité et vérité

C'est par la guerre ou à partir d'elle que Cendrars brosse de lui-même un autoportrait d'écrivain, de soldat et d'être humain. Voyons comment il identifie l'écrivain qu'il est au soldat qu'il demeure et le soldat qu'il demeure à l'homme qu'il est.

#### *Autoportrait de l'écrivain : du soldat à l'écrivain*

##### *Soldat et poète*

On le sait, Cendrars ancre son identité d'écrivain dans la nuit. Et c'est le motif de la nuit qui devient le vecteur explicite de toutes les associations, entre les guerres comme entre le soldat et l'écrivain. Si la figuration et l'importance de la nuit existent avant la guerre de 14 dans l'œuvre de Cendrars, ce dernier fait remonter à la Grande Guerre le fait de ne pas dormir la nuit, d'écrire la nuit, comme le rappelle Luce Brichet dans un article intitulé « Nuits de guerre ». On peut tracer, dans *L'Homme foudroyé*, la ligne qui associe entre elles les nuits, les nuits « les plus... ». Dès le début, dans la première partie, la guerre est associée à la nuit (et au superlatif). « La guerre se fait la nuit ». Dans la *Troisième Rhapsodie*<sup>33</sup>, Cendrars y revient : « J'ai dit que je ne dormais pas la nuit ». La nuit, il écrit, habitude qu'il rattache à son passé de soldat :

J'ai rapporté de la guerre de 1914 une habitude de soldat qui est de me lever avant l'aube et de me mettre immédiatement au boulot. Il est vrai que je n'astique pas des armes. J'écris. (p. 402).

Cette affirmation de Cendrars, dans la dernière partie du livre, tend à distinguer les deux activités, écrire et combattre alors même qu'il dit ailleurs se livrer au nettoyage de ses armes<sup>34</sup>, comme pour se préparer à combattre...

---

<sup>32</sup> À la fin du premier chapitre de *Bourlinguer*, Cendrars reprend le même dispositif de « Notes (pour le Lecteur inconnu) », en les faisant précéder de l'avis suivant (avec majuscules pour désigner notes, auteur et lecteur) particulièrement intéressant rétrospectivement pour le lecteur du « Vieux-Port » (avec trait d'union) de *L'Homme foudroyé* (il s'agit, dans la note suivante de la publication de l'album de Vigneau, en 1946) qui rêve de lire le courrier de ces « Inconnus diligents » :

*N.B.* - Je reprends dans le présent ouvrage les Notes rédigées à l'intention du Lecteur inconnu, inaugurées dans *Le Vieux Port* en 1946 et qui m'ont valu de la part de certains Inconnus diligents un curieux courrier, grâce auquel j'ai échappé à cette sensation d'écrire dans le vide, sensation vertigineuse à la longue, qui est trop souvent le lot de l'Auteur. Merci, donc, à l'Inconnu qui m'accompagne et reste en communication. Pl. II, p. 14.

<sup>33</sup> Se trouvent en outre entre la première partie (« Dans le silence de la nuit ») et les Rhapsodies des correspondances clairement soulignées par les titres (« Les Nuits et les Jours »).

<sup>34</sup> « Il faisait grand jour quand je rentrais à l'hôtel. J'ouvris la fenêtre de ma chambre qui donnait sur le Vieux-Port. Je poussai ma table devant la fenêtre. Je tombai la veste. J'allai déballer mes armes à feu et c'est en bras de chemise que je me mis à astiquer mes carabines,

contradiction volontaire et affirmation qui dit l'inverse de ce qu'elle prétend dire puisqu'à plusieurs reprises, Cendrars rapproche dans son œuvre guerre et poésie, poète et soldat, comme l'a souligné Claude Leroy.

*Du portrait à l'autportrait : Sawo/Cendrars*

Cendrars, dans *L'Homme foudroyé*, donne le sentiment de ne pas prendre vraiment en charge son autoportrait et de laisser à ses « personnages » ou au lecteur le soin de le découvrir via la narration. Toutefois, dans *L'Homme foudroyé*, les portraits en lien ou en référence avec la guerre y suppléent de manière implicite ou explicite.

Dans la première partie, Cendrars ne décide pas de raconter la guerre tout juste prétend-il, en neuf courts chapitres, évoquer quelques figures de la guerre. Il choisit un lieu circonscrit, le front de la Somme fin 1914, Roye, le Château de Tilloloy, la ferme Navarin (où Cendrars est blessé), Dompierre. Mais les récits qu'il fait posent la question de l'indicible de la guerre et figurent aussi sa situation propre, comme l'ont montré notamment les analyses de Claude Leroy. La scène avec Faval, figure en effet tragiquement et symboliquement celle de l'amputation de Cendrars<sup>35</sup>.

Dans cette première partie, Cendrars rend hommage à ses hommes. Tel est le sens de la signature qui suit le récit de la terrifiante mort de Van Lees (p. 22-23) : « Que ce petit ex-voto de l'homme foudroyé lui serve d'oraison funèbre ! ». Cette adresse annonce *La Main coupée* qui réalise, à plus grande échelle, cet éloge funèbre, ce tombeau, adressé aux compagnons d'armes disparus. Cendrars se présente sous les traits d'un chef protecteur pour les légionnaires qui sont sous ses ordres. De Sawo, il dit : « C'était le plus cher de mes légionnaires, le plus hardi, un petit gars que j'aimais tout particulièrement. »

Or à cet hommage, répond celui que ses hommes, et en particulier Sawo lui adresse, dans la 3<sup>e</sup> partie : au tombeau écrit par Cendrars dans la première partie répond l'éloge que lui adresse Sawo (p. 508-512). Cendrars laisse à Sawo le soin de lui tirer le portrait en soldat exemplaire qu'il fut en effet le jour même de sa blessure au front<sup>36</sup>, et en combattant volontaire, prêt

---

à les astiquer et à les graisser sérieusement, ma fine *Winchester*, ma *Jupiter* à lunette, ma *Mauser* 9,3 et mon fusil à éléphant, mon gros *Maennlicher*, calibre 22. » (p. 110). Cette dernière précision sur ce fusil appelle en plus une note où il est question de combat où se trouvent en présence couteau et arme de gros calibre. Cette note mentionne une arme supplémentaire, essentielle dans l'œuvre, le couteau, qui s'ajoute à cette liste déjà longue.

<sup>35</sup> Cet épisode est en outre à rapprocher de celui du « Lys rouge » dans *La Main coupée* ainsi que l'analyse Claude Leroy : « Cet épisode, daté avec soin du 28 septembre 1915, apparaît comme une allégorie de la blessure et, de plus, change celle-ci, implicitement, en auto-mutilation, autre forme de désaveu. Dans « Le Lys rouge », c'est à une conversion des signes que Cendrars fait assister en confrontant, pour ainsi dire, *les deux états de la main droite* : celle qui, déjà condamnée, va bientôt mourir sous le nom de Faval, et celle qui de cette mort revient changée en main-de-gloire et *tombe du ciel* pour inscrire, au cœur d'une chronique qui devait conduire au récit de l'amputation, une figure saisissante de renaissance. » (*Continent Cendrars*, N°5, 1990, p. 38). Nous ne reprenons pas ici toutes les analyses sur cette première partie et les différentes situations évoquées.

<sup>36</sup> Jean Bastier souligne la bravoure de Cendrars : « Le reflux a été ordonné à 22 heures ; les valides ramènent les blessés. Blaise a été blessé dès le début de l'attaque, il s'est refusé à quitter ses camarades et les hommes de l'escouade qu'il commande, en tant que caporal il a été nommé caporal en juin) : une balle de mitrailleuse l'a atteint tandis qu'il courait avec

à se sacrifier pour ses hommes, à donner sa vie pour eux<sup>37</sup>, et fin stratège<sup>38</sup>. Ce jeu de doubles va bien plus loin qu'il n'y paraît lorsque Sawo se justifie aux yeux de son Caporal :

Mais je te jure, caporal, que j'ai fait tout juste ce qu'il fallait faire, et rien de plus [...] et si j'ai été fier de réussir la vendetta et dans des conditions particulièrement difficiles, tu peux être assuré que je n'en ai ressenti personnellement aucune jouissance ni volupté et que je n'en ai tiré aucune gloriole ni bénéfice. (p. 512)

Par ces dénégations, Sawo semble apporter par avance des réponses à la question de la violence et de la jouissance que la guerre peut procurer, question éthique qui se pose effectivement à Cendrars<sup>39</sup>. De Sawo et de lui, Cendrars dit qu'ils étaient : « tous les deux également déçus et usés par la guerre » (p. 309). C'est par son double, Sawo, que Cendrars se définit également comme artiste dégouté de l'art :

D'ailleurs, mon copain et moi, chacun dans son genre, portions la même flétrissure, l'estampille de la Légion qui fait que l'on ne supporte pas plus la vie (lui, par exemple, la vie de tribu ou de famille) que l'art ou l'esthétique (moi). (p. 307)

#### *Du soldat à l'homme du peuple : Cendrars, homme du peuple*

Par-delà ce cercle des légionnaires et ce jeu de doubles, la guerre en liant entre eux les lieux, les événements et les combattants, construit une société parallèle dans laquelle Cendrars se reconnaît et qui compte en son sein, outre les légionnaires, les gitanes et les gitans. Dans le chapitre « La Mère » ne souligne-t-il pas sa ressemblance avec les femmes gitanes, sorte de Poilues ?

Revenant de la guerre je ne pouvais avoir plus grande chance que de connaître ces femmes vaillantes qui sont toujours sur la brèche et qui, comme les poilus, ignorent le sens, le but de

---

l'entraîn que l'on devine. [...] En trois heures de combat environ, le régiment a perdu 608 légionnaires sur 1960 et 20 officiers sur 431 », *Blaise Cendrars et la guerre. Actes du colloque international, Péronne (Somme), 11-13 octobre 1991*, Claude Leroy (dir.) Paris, A. Colin, 1995, p. 50.

<sup>37</sup> « Tu es un type épatant. Il n'y en a pas deux comme toi. Dieu sait si tu nous as souvent fait chier, au front, mais tous les copains, et ça je puis bien te le dire, s'ils râlaient, ils se seraient fait tuer pour toi, caporal. Parole d'honneur, et aussi vrai que je suis là et parle au nom de tous, tu ne nous l'as jamais demandé, au contraire, c'est toi qui te serais fait tuer pour nous, pour les foireux qui te faisaient baver et pour les autres. Dis, c'est-y vrai ou pas vrai, dis ? Mais toi, tu es trop fier pour l'avouer. Oh, maintenant, je te connais bien, tu sais. », p. 512-513.

<sup>38</sup> « Ah, les salauds ! La Mère m'a raconté plus tard que ce jour-là tu voulais venir me rejoindre. Et tu aurais bien fait car tel que je te connais, tu aurais rigolé et tu en aurais mis un bon coup car le boulot ne manquait pas. Ils étaient deux cents contre quarante. Il y eut dix-huit morts et quatre-vingts blessés. », p. 508.

« Mais, enfin, j'étais content de savoir que tu étais rentré d'Italie et que comme par hasard tu t'intéressais à ce qui se passait chez nous. Tu peux pas savoir le courage que ça m'a donné et aussi du flair et de l'astuce, à ton exemple, pour finalement baiser le Marco, cette grande vache. », p. 509.

<sup>39</sup> Même si, comme le souligne Claude Leroy, il n'en a pas nécessairement conscience dès son engagement en 1914.

leurs pérégrinations. Marche ou crève ! c'est le mot d'ordre et partir, le verbe des vagabonds. (p. 316)

La guerre a engendré une sorte d'être humain différent, dont Cendrars, aux côtés des Légionnaires et des Gitanes, fait désormais partie : « La guerre m'a profondément marqué. Ça, oui. La guerre c'est la misère du peuple. Depuis, j'en suis... », lit-on dans *L'Homme foudroyé* à la page 459. Non seulement Cendrars associe la guerre au marquage (même si en même temps elle produit la disparition pure et simple des corps dont la mort de Van Lees est le terrible emblème, Van Lees à qui le texte restitue une existence) mais il l'associe en outre à l'acquisition d'une identité, celle d'homme appartenant au peuple<sup>40</sup>. Ne dit-il pas que certes il est prêt à se battre mais refuse de le faire pour la bourgeoisie, dans une sorte de poème ?

Partir. Repartir.

Et la guerre qui se préparait ?

Je serai de retour pour refaire la guerre.

Mais je ne bougerai pas un doigt pour défendre la bourgeoisie.

Ah, les salauds...

Au cœur et aux portes de Paris. » (p. 429)

#### *De l'homme du peuple à l'être*

Par cette revendication spirituelle (par la définition de la vraie pauvreté à laquelle il se réfère) et politique en même temps, quand Cendrars évoque les stigmates de la guerre, il ne parle pas que de lui. Dans *L'Homme foudroyé*, il propose un tableau de la société bouleversée, transformée, géographiquement, économiquement et moralement, dans son analyse des relations dans le monde du travail, par les deux guerres. De ce tableau, nous prendrons un seul exemple, celui de la défiguration du paysage et en particulier de la banlieue de Paris. Dans une longue période, déroulant des énumérations, il décrit le ravage de la zone pendant et après 14 (p. 402). Il poursuit son réquisitoire en évoquant le sort des "émigrants" après la guerre juste après avoir évoqué celui des Lettons en partance pour les Etats-Unis en 1910. Il les définit comme des « victimes de la guerre » (p. 404) et embrasse ainsi dans un vaste ensemble la réalité de celle-ci, qui aujourd'hui peut nous sembler sur ce point immuable. Ces considérations rejoignent son souci du temps présent : en effet, en s'intéressant à l'histoire des peuples, à leur culture, il répond à l'idéologie destructrice du nazisme tant et si bien que ce qui, dans *L'Homme foudroyé*, peut paraître bien éloigné de la guerre nous y renvoie. Il surmonte ainsi, à sa manière la conscience du Néant qui l'habite<sup>41</sup> et qu'il exprime à plusieurs reprises, à la page 276 quand il évoque « une atmosphère

---

<sup>40</sup> « Le vrai peuple qu'il prend soin ensuite de distinguer du faux et des fausses catégories de ceux qui se font passer pour des pauvres sans en être. Les vrais pauvres, ajoute-t-il, « j'entends des pauvres, des vrais pauvres, de ceux qui sont honteux et qui n'ont pas perdu l'espérance, des pauvres comme ceux dont parlent les Évangiles », p. 459.

<sup>41</sup> Dans *Le lotissement du ciel*, quatrième volume de la tétralogie, Cendrars revient sur le caractère sidérant des événements de mai et juin 40, « féerie de fin du monde » et « Vision biblique ». (Pl. II, p. 446).

de fin du monde » menacée par la bombe<sup>42</sup> ou, à la page 370, quand il conditionne la réapparition de ses manuscrits à la fin de l'Enfer, « manuscrits, dit-il, que l'on trouvera un jour si le cataclysme qui ébranle le monde d'aujourd'hui s'arrête à temps » ou encore quand il évoque ses voyages au Brésil comme une fuite<sup>43</sup>, une forme de désertion, et affirme ne prévoir pour l'avenir que « l'antique tuerie... la guerre sophistiquée par la science ».

## Conclusion

*L'Homme foudroyé*<sup>44</sup> offre bien, comme cela a pu être souligné, « une peinture historique et anhistorique » de la guerre, dans laquelle rien n'échappe à cette remise en question : ni la société, ni l'homme, ni l'art. Si le discours sur la guerre règle ici et là quelques comptes avec l'Occupant et avec certains de ses contemporains, il va bien au-delà. Ce n'est pas un discours pathétique. Dans la première partie comme dans la dernière, Cendrars mêle le grotesque au tragique et présente la guerre comme un jeu, un immense jeu de hasard ou, à l'inverse, un jeu de stratégie. À l'instar de Charlot, modèle et expert en camouflage, Cendrars, grâce à ses légionnaires et à ses gitan(e)s, montre la guerre telle qu'elle est : dérisoire, absurde, comme peut l'être « la plus grande peur de sa vie » qu'il a bien fini par nous raconter...

## Annexes

Dans *Le Lotissement du ciel*, au chapitre 24 (édition dirigée par Claude Leroy, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 454-455), Cendrars revient sur la lettre à Peisson ; Voici ce passage :

J'ai raconté dans ma lettre à Edouard Peisson, placée en tête de *L'Homme foudroyé*, comment et pourquoi je me suis remis à écrire le 21 août 1943 ; mais, à la réflexion, je me rends compte aujourd'hui que j'ai eu d'autres raisons qui m'ont fait reprendre la plume et mon activité d'écrivain après de si longues et de si douloureuses années de silence.

Il y avait eu Stalingrad, Rome allait tomber ; et depuis le 14 juillet 1940 que j'étais à Aix-en-Provence, retiré dans la solitude la plus absolue, au fur et à mesure que les événements se compliquaient et que devenaient plus sournoises les mesures de police édictées et la répression, je n'avais fait que

---

<sup>42</sup> « Aujourd'hui (1944) que nous écrivons dans une atmosphère de fin du monde, que d'une heure à l'autre une bombe peut venir mettre un point final au milieu de mon manuscrit, que demain il n'y aura plus peut-être de lecteurs faute de livres et de bibliothèques », p. 276.

<sup>43</sup> « mais de 1924 à 1936 pas une année ne s'est écoulée sans que j'aie passé un, trois, neuf mois en Amérique, surtout en Amérique du Sud (quand d'autres allaient à Moscou), tellement j'étais fatigué de la vieille Europe et désespérais de son destin, et de la race blanche (les autres croyaient à l'avènement du socialisme parce qu'ils sont de formation universitaire, moi pas. Je ne prévoyais que l'antique tuerie... la guerre sophistiquée par la science) », p. 409.

<sup>44</sup> Cendrars accomplit ce faisant un pas essentiel dans l'évocation de la guerre, après ses œuvres antérieures qui peuvent y renvoyer telles les *Histoires vraies* que mentionne *L'Homme foudroyé*, ou ne le peuvent, faute d'avoir vraiment abouti comme *La vie et la mort du soldat inconnu*. De fait, la Grande Guerre occupe toute la place dans *La Main coupée* et les deux guerres sont également présentes dans *Le Lotissement du ciel*, dernier volet de la tétralogie qui dialogue avec le premier, *L'Homme foudroyé*.

brûler des papiers dans ma retraite et faire le vide, si bien qu'en 43, quand un membre de la Gestapo vint habiter porte à porte avec moi, sur le même palier, dans mon meublé, je me dis qu'en cas de perquisition cela serait suspect : un écrivain sans papiers, sans notes, sans dossiers, sans carnet d'adresses, sans un livre, et que ma table rase était des plus compromettantes.

Alors je me mis à fréquenter la Bibliothèque Méjanès pour donner le change... Dès leur arrivée à Paris, les Boches avaient saisi et fait mettre au pilon mon dernier bouquin : *Chez l'armée anglaise*, qui devait paraître chez l'éditeur Corrêa et dont je n'avais pu, *of course*, assurer le service de presse le 10 mai 1940, comme convenu ; durant l'occupation, tous les mardis et vendredis, les Boches passaient très régulièrement à mon domicile à Paris, avenue Montaigne, voir si je n'étais pas rentré et la brave Mme Lampen, la propriétaire de l'hôtel, m'adressait chaque fois une carte interzone disant : « *Tante Amélie est encore venue vous inviter à déjeuner* », et sans entente préalable, j'avais compris dès la première ; c'est encore à Mme Lampen, lors de la toute première visite domiciliaire qui fut une perquisition en règle mais dont les Boches revinrent bredouilles car je n'avais pas laissé traîner un papier derrière moi, que le chef des policiers déclara : « M. Cendrars, vous ne savez pas où il est ? C'est encore un ennemi n° 1 de l'Allemagne » ; en 1943, j'ai des raisons de supposer à la suite d'une dénonciation d'un bon petit copain des lettres, les Boches me firent figurer sur *la liste Otto* et je fus interdit comme écrivain juif, un comble ! À Aix, en 1944, « les miliciens » vinrent deux fois me rendre visite rue Clemenceau, mais chaque fois je me trouvais comme par hasard chez mon petit filleul à la campagne, j'avais été prévenu.

La Méjanès se trouva être une très bonne planque bien qu'en pleine gueule du loup, la bibliothèque s'ouvrant dans le bâtiment même de l'hôtel de ville qui regorgeait de policiers de tout poil et de tout acabit, tous plus ou moins embochés, mais aucun d'eux n'eut la curiosité de monter au premier étage voir ce qui s'y passait.

C'est dans ces conditions que je rouvris un nouveau dossier, fait de notes de lecture et de références tirées des *Acta Sanctorum*, V<sup>e</sup> tome de septembre, dans lequel je collationnais les hauts faits d'aviateur de saint Joseph de Cupertino.

Mon cher petit saint Joseph !

Je l'avais oublié.

Une seule fois durant ces longues années d'espoir désespéré, j'avais vu son nom dans je ne sais plus quel journal ni à quelle date exacte ; je suis négligent ; je ne l'ai pas noté ; j'étais d'un tel pessimisme à la fin que je ne pensais jamais reprendre ce travail ; d'ailleurs j'avais également jeté au feu mon premier dossier le concernant ; et je ressentis un grand choc de voir son nom imprimé dans un quotidien et je découpai

l'article, et je l'épinglai au mur, dans ma cuisine, parmi les cartes sur lesquelles je suivais avec impatience les fluctuations des batailles et des fronts.

**Note 37 de Claude Leroy, placée avant ce passage dans l'édition Pléiade II, éd. cit. p. 1025**

37. Cendrars s'est abstenu de toute intervention publique pendant la guerre, mais ses opinions privées ont été moins arrêtées qu'il ne le donne à entendre. Dans ses correspondances, il se montre favorable à Pétain dans lequel, comme de nombreux anciens combattants, il voit d'abord le vainqueur de Verdun. Marquant ses distances avec de Gaulle, il condamne les bombardements anglo-américains. « Ici, on s'attend à un débarquement. Ça n'est pas exclu et la Provence sera ravagée comme la Normandie », écrit-il à Lévesque le 24 juin 1944 (*Corr. Cendrars-Lévesque*, p. 237). Edouard Peisson, son compagnon d'Aix, éprouvait « un malaise » en lisant ce que Cendrars a écrit des années de l'occupation allemande : « Tout est déformation et invention. Mais, en outre, nous sentons à travers les lignes une volonté d'effacement, de reniement. Il semble que Blaise se soit servi d'un grattoir pour faire disparaître le vrai visage de sa vie pendant quatre ans » (« Blaise Cendrars à Aix-en-Provence », *Mercure de France* [« Blaise Cendrars »], mai 1962, p. 138).

Pour citer cet article : Marie-Françoise Lemonnier-Delpy, « La guerre dans *L'Homme foudroyé* », SELF XX-XXI, Journée d'agrégation « Cendrars » (M.-P. Berranger et M. Boucharenc dir.), 12 octobre 2019, Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, URL : <https://self.hypotheses.org/files/2019/10/Lemonnier-Delpy-Cendrars-et-la-guerre.pdf>